

équipement. En 1946, l'investissement des capitaux dans ce secteur était fortement retardataire, n'atteignant que neuf milliards de dollars, la moitié seulement du chiffre correspondant du

boom des années de la décade de 1920. En même temps, environ les deux tiers des investissements n'allèrent pas vers de nouvelles constructions mais vers la modernisation de l'équipement.

Le seul espoir

La masse des investissements, pas moins de quinze milliards, était convertie en stocks ! Les profits furent plus savoureux dans la spéculation que dans la construction de maisons. Voilà pourquoi les stocks, y compris ceux d'équipement industriel et de matériaux de construction, continuent à augmenter, alors que les plans de construction sont remis dans les tiroirs, la construction de bâtiments est renvoyée *sine die* et les entreprises produisant du bois de menuiserie et des produits auxiliaires pour le bâtiment sont fermées.

Ce retard significatif des investissements en de nouvelles constructions au point culminant du boom se traduit aujourd'hui par une crise dans l'industrie du bâtiment qui coïncide avec les premières baisses de la production totale. Le nombre des permis de construire a baissé de mois en mois, aussi bien en chiffre absolu qu'en valeur relative, par rapport au niveau de 1946, indique le *Engineering News Record* qui fait autorité dans ce domaine. A New-York, il y a eu une baisse de 65 % par rapport à 1946, d'après les estimations de la même agence. A Chicago, la chute est estimée à 32 %. A Boston et à Seattle, la construction a diminué de près de sa moitié. A Milwaukee et San-Francisco, la baisse est de 40 % ; à Austin, dans le Texas, à nouveau une chute de 50 %. Ce relevé de vingt-deux villes ne laisse pas beaucoup de champ libre à l'optimisme concernant l'industrie du bâtiment...

Les autorités fédérales de Washington, responsables de la question des logements, qui promirent qu'on ne construirait pas moins d'un million de maisons en 1947, ont diminué leurs estimations à trois quarts de million.

Si des mesures draconiennes ne sont pas prises rapidement, un effondrement menace ce secteur-clé de toute l'économie. Un tel effondrement pourrait provoquer un désastre, car l'industrie du bâtiment est en même temps un canal pour les investissements de capitaux et une nouvelle source de pouvoir d'achat. Outre, le secteur agricole encore prospère, cette industrie constitue la source potentielle principale d'un pouvoir d'achat supplémentaire au milieu d'un

marché intérieur rétréci. Ce qui arrive dans le secteur de la construction aura des conséquences importantes sur le moment de déclenchement et le rythme de la chute de l'économie nationale qui arrivera dans la période prochaine.

L'opinion qui prévaut dans les milieux capitalistes est que le boom dans le bâtiment a été seulement retardé par des prix trop élevés, et que, du moment qu'une baisse des prix se produit, la construction se développera rapidement. Cela arriva après le krach de 1920-1921 et ils espèrent que cela arrivera de nouveau maintenant.

Pareil développement n'est pas exclu en ce qui concerne la construction de maisons d'habitation. Mais la construction des maisons d'habitation n'est qu'une partie d'un boom dans le bâtiment en général, et n'était qu'une partie du boom dans les années 1920. Sans une construction par suite d'investissements dans l'industrie, la construction de maisons d'habitation seule ne peut pas suffire à maintenir l'industrie à des niveaux élevés. C'est même admis par des économistes capitalistes.

Ainsi le *Twentieth Century Fund*, dans son volume monumental de 875 pages, intitulé *America's Needs and Resources* qui vient de paraître, estime que des investissements de capitaux annuels de 27,7 milliards de dollars sont nécessaires pour maintenir le « produit annuel brut » au niveau de 177 milliards de dollars. De ce total d'investissements, 7,2 milliards seulement sont réservés pour la « construction pour les consommateurs » ou construction de maisons d'habitation, et tout le reste doit aller vers les entreprises, les transports, les services publics et le commerce.

Mais déjà durant le dernier trimestre de 1946 et le premier trimestre de 1947, le « produit national brut » a dépassé le niveau de 200 milliards de dollars. Or, les investissements de capitaux durant cette période ne furent qu'une fraction de ce qu'ils auraient dû être d'après les estimations du *Century Fund*. En d'autres termes, la capacité productrice n'existe pas seulement pour pareille production, mais même pour une production plus large encore.

L'impasse de l'industrie du bâtiment

Cela bloque la voie à un développement nouveau de l'industrie du bâtiment. Ainsi le Steel Trust a déjà diminué sa propre capacité de production restée disponible du temps de la guerre, parce que les rois de l'acier ne voient pas de marché possible pour plus d'acier durant la période prochaine. Le trust de l'électricité refuse également de se développer. Pour la même raison, le trust AT et T organise délibérément une pénurie artificielle de téléphones. En d'autres termes, la plupart des firmes capitalistes sont profondément convaincues que leurs entreprises existantes sont plus que suffisantes pour les marchés qui leur rapportent. C'est, en premier lieu, pour cette raison que beaucoup d'usines de construction ont été fermées.

Il est peu probable que cette situation change durant l'avenir immédiat. Des trusts qui mirent de côté des projets d'expansion durant des périodes de hausse de prix et de profits copieux n'entreprendront pas facilement cette expansion pendant une période de baisse des prix et des bénéfices.

Tous les indices sont donc de nature à nous faire prévoir que les investissements de capitaux par la voie de la construction industrielle aux Etats-Unis seront maintenus — comme ils l'ont été jusqu'à maintenant — non pas au niveau le plus élevé, mais au niveau le plus bas possible. En 1921, les choses se passèrent de façon exactement opposée.

Cela signifie que la perspective immédiate est plutôt sombre. Ayant commencé à baisser, la production continuera son déclin avec des fluctuations négligeables.

Il est impossible de prédire d'avance le rythme exact de cette baisse pour l'avenir immédiat. Des facteurs subjectifs jouent ici un rôle décisif. Le cours réel que la dépression peut prendre à tout moment déterminé dépend dans une large mesure des rapports réciproques entre les forces sociales décisives, la classe dominante et le prolétariat, et de leur intervention dans ce processus.

La classe capitaliste n'attend pas passivement et les bras croisés des développements économiques et politiques. Au contraire, afin de servir ses intérêts, ses agents interviennent vigoureusement et consciemment, produisant de bons ou de mauvais résultats, comme les événements l'indiquent. Les ouvriers,

ensemble avec la masse de la population, réagissent également sur la situation économique changée, soit instinctivement soit consciemment, d'après la force de leurs organisations et leur degré de développement politique. L'action réciproque de ces forces sociales en conflit provoque des fluctuations et des modifications au cours de tout le processus social, sans exclure celui de la vie économique.

Wall Street dispose de leviers puissants : l'appareil gouvernemental, le système fiscal ainsi que ses différents « régulateurs » économiques, les différents marchés de marchandises, les bourses, les banques, le système des crédits, etc. Bien qu'impuissante à arrêter ou à renverser des processus économiques fondamentaux, la bourgeoisie n'en est pas moins capable de retarder ou d'accélérer le déclin en manipulant ces leviers.

Ceux qui président aux destinées de la nation américaine n'ont pas encore décidé ce qu'ils doivent faire, parce qu'ils ne sont pas encore sûrs de ce qui se produira. C'est indiqué nettement par l'attitude incertaine de leur baromètre le plus sûr, la bourse de Wall Street, qui pendant toute cette année oscilla autour du niveau le plus bas de l'année précédente, sans pouvoir se décider soit à tomber davantage, soit à se relever de nouveau au-dessus de ce plafond. Cela exprime la véritable indécision d'une classe qui n'ose pas regarder la réalité économique en face. Les ploutocrates ont vécu au jour le jour, en se consolant entre temps eux-mêmes avec de vaines espérances.

Le taux de baisse initial est jusqu'ici de 2 % par mois. S'il continue à ce rythme sans pouvoir être arrêté, cela signifiera une baisse annuelle de 25 % : ce serait une catastrophe de grandes proportions.

Une reprise dans le bâtiment, à condition qu'elle se fasse sur une grande échelle, arrêterait cette baisse pour une période plus ou moins longue mais ne changerait en rien à la tendance déclinante fondamentale. Les mois prochains nous éclaireront à ce sujet.

Quelle forme prendra la dépression ? La meilleure chose que les consommateurs capitalistes eux-mêmes peuvent espérer est une répétition du cycle de 1920-1921, quand la dépression toucha le point le plus bas et s'épuisa en dix-huit mois de temps, et que l'économie,